Document generated on 07/12/2025 5:04 a.m.

Laval théologique et philosophique

Jean Milet, *Bergson et le calcul infinitésimal*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974 (13 X 21 cm), 184 pages

Roger Ébacher

Volume 32, Number 1, 1976

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1020525ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1020525ar

See table of contents

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ébacher, R. (1976). Review of [Jean Milet, *Bergson et le calcul infinitésimal*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974 (13 X 21 cm), 184 pages]. *Laval théologique et philosophique*, *32*(1), 107–108. https://doi.org/10.7202/1020525ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Puis, dans les deux chapitres qui suivent, la dialectique se détend derechef vers la distinction de ses termes : l'un manifeste clairement la possibilité d'une morale séculière, l'autre met à jour la structure de l'éthique chrétienne.

La réponse finale conduit à une purification de la foi, à la mise en place de l'éthique chrétienne, à la « monstration » de sa structure et du sens qu'elle donne à l'activité humaine, à l'exigence pour tout chrétien d'assumer et de développer, de façon autonome et responsable, l'œuvre temporelle à accomplir ; elle propose les corrections et redressements que l'éthique chrétienne devrait opérer dans l'évolution actuelle de la société et du monde.

Mais, nous croyons qu'elle néglige une dimension essentielle du lieu théologique qu'est l'athéisme actuel. Ce dernier n'est pas une forme de rationalisme neutre à l'égard de la transcendance ; il n'est pas un repliement sur la consistance du monde ou l'auto-suffisance du logos, qui demeurerait ouvert de quelque façon à la possibilité de l'action rénovatrice de Dieu. Il est refus de toute illusion de transcendance ; il revendique la responsabilité absolue de l'homme dans son auto-création, qui interdit l'accueil de quelque notion que ce soit d'une puissance obédientielle ; il est la négation de toute la distinction et de la dialectique élaborées dans ce livre. Aux yeux de la foi, c'est là le désordre initial absolu, c'est l'ubris de la vision du monde à laquelle s'oppose toute la Bible.

Or, c'est cette dimension inéluctable de l'athéisme qui habite l'expérience du croyant et qui exige une interprétation théologique au niveau de la catégorie de la foi. C'est la théologie de l'intégration de ce péché spécifique dans le vaste sein de la grâce de Dieu que la réponse de ce livre laisse échapper et ne touche que de façon marginale. Si l'auteur réassume cette dimension dans les autres volumes, il devra peut-être nuancer les conclusions de ce premier livre et repenser, à nouveaux frais, la vieille notion de créature, si âprement discutée par les Anciens. En attendant, nous avons l'impression que, malgré l'analyse de la théorie freudienne et de la double interprétation de Marx, celles de Garaudy et d'Althusser (pp. 25–47), l'auteur ne touche à l'athéisme que du bout des doigts et se garde de l'étreinte à bras-le-corps qui en ferait un véritable lieu théologique actuel.

Germain DANDENAULT
Université de Sherbrooke

Jean MILET, **Bergson et le calcul infinitésimal**, Paris, Presses Universitaires de France, 1974 (13 × 21 cm), 184 pages.

C'est surtout en historien de la philosophie que Jean Milet aborde ici Bergson. Sachant que toute doctrine philosophique dépend, pour l'essentiel, d'une option épistémologique initiale, Milet veut scruter celle de Bergson. On a cherché la signification de l'épistémologie bergsonienne dans une extrapolation métaphysique menée à partir de la psychologie, ou de la biologie, ou de l'esthétique. L'auteur prétend renouveler ce débat en apportant une nouvelle hypothèse : « le bergsonisme pourrait découler d'une intuition première d'inspiration mathématique » (p. 13). Voilà la thèse de fond de ce volume : « Nous croyons donc pouvoir établir que la nouvelle épistémologie que recommande Bergson — et qu'il appellera la « pensée en durée » — a trouvé sa légitimation dans l'appel au modèle que fournit la pensée mathématique moderne, avec le Calcul infinitésimal » (p. 15).

L'auteur scrute attentivement les origines de ce grand « rêve » qui a nourri les pensées du philosophe pendant des années. Il dévoile les origines mathématiques des réflexions de Bergson (chapitre 1). Et chaque fois, il s'agit des « mathématiques modernes », du calcul infinitésimal : c'est là que Bergson décèle peu à peu la mise en œuvre d'une « nouvelle manière de penser ». La mathématique, telle qu'elle se présente dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, devient l'archétype d'une nouvelle épistémologie. Et l'auteur montre comment cette « pensée en durée », décelée dans les schémas de la mathématique moderne, va, grâce à une extension interne progressive, s'appliquer à tous les domaines. Milet révèle longuement la capacité de cette épistémologie en l'appliquant au premier problème rencontré par Bergson : le continu (chapitre 2).

Zénon a toujours été un défi pour Bergson : il faudra ou zénoniser ou bergsoniser ! Car Zénon a voulu montrer que l'intelligence humaine n'est pas capable d'appréhender le mouvement. Au contraire, pour Bergson, le continu et le mouvant sont des données immédiates de la conscience : le réel est durée et la durée est qualitative. Il faut donc rénover la raison, lui donner une référence directe au mouvement et au temps. Alors, elle saura intuitionner la durée. Et c'est possible : les mathématiques modernes l'assurent. Voilà, comme chez Descartes et tant d'autres philosophes, la caution suprême.

Les conséquences sont énormes. « Il s'agit d'une révolution épistémologique radicale. Aussi

pense-t-il qu'il lui revient, à lui, Bergson, de reprendre l'initiative prise par Descartes, dans la période précédente. Il lui faut montrer qu'une nouvelle époque s'inaugure dans l'exercice de la raison ; et conséquemment il lui revient, à lui aussi, de rénover toute la pratique de la philosophie, et peut-être même des sciences. Bergson a pleinement conscience d'ouvrir une ère nouvelle (...). Donc Bergson, en se livrant à une critique de la raison, n'a nullement l'intention de la ruiner (comme l'ont cru nombre de commentateurs superficiels) ; il ne préconise pas l'abandon de la raison, mais sa rénovation. » (p. 16).

« La pensée mathématique désormais s'ouvre au temps. Pourquoi la pensée philosophique ne ferait pas de même ? » (p. 76). Les sciences classiques sont devenues modernes en apprenant à référer les objets statiques à des processus de mouvement. De même en philosophie, il faudra cesser de se référer à l'être stable, pour se tourner vers le mouvant, la durée. Alors, « philosopher consiste à invertir la direction habituelle du travail de la pensée ». Et « un des objets de la métaphysique est d'opérer des différenciations et des intégrations qualitatives ». Il ne s'agit pas de s'inspirer des techniques du calcul infinitésimal (différentiel et intégral), mais bien de sa manière de penser et de l'appliquer dans l'ordre qualitatif. Voilà en quoi consistent la pensée métaphysique et son objet. « La pratique de la pensée infinitésimale moderne a introduit la raison dans le registre du Mouvant et de la Durée. Si nous laissons de côté la pensée mathématique proprement dite, mais si nous nous concentrons sur le mouvement de pensée qui la soutient, et ne retenons que ce mouvement, nous découvrons la présence d'une « pensée en durée » ; et bientôt après, comme nous le verrons, d'une « durée en pensée ». » (p. 87).

De cette épistémologie, qui a son point de départ dans la pensée mathématique moderne, toute une métaphysique va jaillir, qui s'ordonnera autour de la saisie de la durée. On aura une métaphysique du temps. Le mouvant n'est plus seulement un objet de pensée : il devient un mode de penser. Car le mouvant est la réalité et cette réalité structure la raison et lui confère sa « modalité » d'exercice. Une nouvelle définition des rapports entre la raison et le mouvement est proposée. Nous entrons dans l'ère d'une rationalité du mouvant. « Nous entrons dans une ère de réconciliation entre la Raison et le Temps, dans l'ère de la Rationalité temporelle » (p. 91). Le mouvant s'installe à l'intérieur même de la raison ; la durée enveloppe la pensée de toutes parts.

On est donc devant un rationalisme, mais un nouveau rationalisme, fondé sur le mouvement. Car il est plusieurs usages possibles de la raison. Elle peut privilégier l'Être : c'est l'histoire de toute la philosophie occidentale. Mais elle peut aussi privilégier le Mouvement. On passe alors des classiques structures statiques à des structures dynamiques. Et cette nouvelle manière d'user de la raison s'appelle l'intuition. Il faut donc conclure : « le bergsonisme est un rationalisme, au sens le plus rigoureux du terme. Il se fonde entièrement sur la raison ; il en promeut simplement un nouvel exercice » (p. 106). Il faut cesser de zénoniser, de penser en concepts statiques ; il faut intégrer le temps dans la raison. On demande alors tout bonnement à la raison un effort d'extension pour qu'elle aille plus loin que la raison classique : qu'elle la déborde et la transcende jusqu'à l'adoption d'une rationalité en mouvement, qui fasse fonction d'englobant par rapport aux schèmes de cette raison classique.

L'auteur termine son œuvre par un chapitre intitulé « Réflexions », dans lequel il tente de reconsidérer les différents problèmes posés par ce nouveau rationalisme, « pour apprécier la façon que Bergson a eue de les poser, de les débattre et éventuellement de les résoudre » (p. 133). Il classe dans les problèmes bien posés : la signification du problème du continu, la signification du calcul infinitésimal. Il apprécie comme « une solution valable » l'épistémologie bergsonienne, qui est d'ailleurs agréée par la pensée mathématique contemporaine. Enfin, il signale ce qui lui semble être des problèmes laissés en suspens : raison, temps, natures.

Cet écrit est vigoureux. Il réfère directement aux écrits de Bergson et à quelques commentateurs classiques. Il reformule d'une façon convaincante le problème du point de départ de l'épistémologie bergsonienne. Il ne me semble pas le résoudre toutefois, car les arguments de Gouhier en faveur de la base biologique et non mathématique de cette épistémologie ne sont pas réfutés. Mais on ne pourra certes pas à l'avenir négliger l'influence des mathématiques sur la pensée bergsonienne. On pourra par ailleurs sans doute mieux voir comment Bergson a pu à juste titre prétendre continuer l'aventure cartésienne. Enfin, il est bien à souhaiter qu'on parvienne enfin à dépasser le prétendu anti-intellectualisme de Bergson : Jean Milet apporte des éléments décisifs à ce débat qui dure depuis trop longtemps. Souhaitons donc avec Jean Ullmo que ce livre « ouvre de nouvelles perspectives à l'esprit humain ».

Roger ÉBACHER